

Contre l'organisation scientifique du monde

On a connu au début du XX^e siècle l'organisation scientifique du travail (OST), avec Ford et Taylor à l'ouest et Stakhanov à l'est. Un mouvement de rationalisation implacable de la production, en vue de gains d'efficacité toujours améliorés. Un siècle plus tard, nous en sommes à l'organisation scientifique du monde, en vue d'étendre l'efficacité à tous les aspects de la machine sociale. Pièces et main d'œuvre enquêtu depuis le début des années 2000 sur cet emballage technologique à partir de symptômes d'actualité (nanotechnologies, téléphone portable, biologie de synthèse, RFID, Linky, etc). Et montre comment notre liberté se réduit à rien dans un monde où la vie dépend d'une machinerie d'une extrême complexité, financées par l'Etat et les actionnaires, et pilotée par les experts : scientifiques, ingénieurs, techniciens. Cette fois-ci, PMO part de l'épidémie de Covid-19 pour mettre en lumière ce processus d'incarcération.

***La Décroissance* : Si le COVID-19 semble ne pas avoir été fabriqué en laboratoire, il n'est pas extravagant de penser qu'un accident aurait pu l'en faire sortir puisque les virus font l'objet de recherches de pointe dans les labos du monde entier. Notamment pour accroître leur virulence ainsi que l'explique un de vos récents articles¹. Que reste t-il de notre liberté lorsque la techno-science largement à l'origine de la catastrophe se présente aussi comme « la solution » avec ses « comités scientifiques » qui disent comment agir aux responsables politiques ?**

PMO : Depuis des décennies, le courant écologiste radical et anti-industriel expose la double agression techno-industrielle : la destruction de la nature indissociable de celle de la liberté. La pandémie et les *solutions* appliquées vérifient ces analyses, exhibant les liens mutuels entre saccage de la planète et société de contrainte. Face à la pénurie d'eau, d'air, de sols, aux virus transmis par des animaux sauvages avec lesquels nous ne sommes pas censés avoir d'intimité, ou surgissant du permafrost sibérien dégelé, seule une gestion *rationnelle, optimisée, automatisée et encadrée* des ressources résiduelles et des « mesures barrières » permettra de prolonger notre survie. Bref, une organisation scientifique du monde.

La revue *Nature* notait dans une étude de 2012 que 43 % de la surface de la Terre était exploitée par l'homme, et que le seuil de 50 % (prévu en 2025 si la consommation des ressources et la démographie restaient inchangées) marquerait une bascule dans un inconnu terrifiant. Nous y arrivons. Le coronavirus est un dégât collatéral de la guerre au vivant livrée par la société industrielle. A ces destructions accélérées par la puissance de la technologie, les technocrates répondent comme toujours par une accélération technologique. Laquelle renforce leur pouvoir suivant une boucle vertueuse, puisqu'ils détiennent et maîtrisent les moyens technologiques. Ce que la pandémie met en évidence, c'est le rôle maléfique de ces pyromanes-pompiers que nous décrivons depuis des lustres. Le gouvernement s'appuie sur un « conseil scientifique » présidé par Jean-François Delfraissy, président du Comité consultatif national d'éthique, qui déclarait

¹ « Le virus à venir et le retour à l'anormal », 26/04/20, sur www.piecesetmaindoeuvre.com et sur papier : Pièce détachée n°92

lors des états généraux de bioéthique : « Il y a des innovations technologiques qui sont si importantes qu'elles s'imposent à nous. [...] Il y a une science qui bouge, que l'on n'arrêtera pas.² » On l'arrêtera d'autant moins que l'Etat a promis 5 milliards d'euros supplémentaires pour la recherche – une première depuis 1945. Corona-aubaine scientifique.

Dans un avion, les passagers n'ont d'autre choix que de s'en remettre à l'équipage technique, lequel suit désormais les ordres d'un *pilote automatique*. Qui plus est en cas de panne ou de turbulences : les experts consultent la machine, décrètent et contraignent. Quand la société entière est un avion, c'est-à-dire un macrosystème technologique total, nous devenons des passagers soumis, privés de nos capacités de décision et d'action. Vivre dans la société techno-industrielle impose de suivre les ordres des technocrates, seuls maîtres des commandes – des centrales nucléaires, de la programmation des algorithmes, des satellites, de la *smart planet*, bref de la « Machinerie générale » (Marx).

La crise ouvre au pouvoir technocratique des *fenêtres d'opportunité* pour intensifier son emprise technologique. Si beaucoup semblent avoir compris ce qu'est la surveillance électronique de masse - drones, géolocalisation des *smartphones* pour suivre les flux de population, traque numérique des contaminés, etc - pour nous, l'agression principale du monde-machine reste la déshumanisation. La pandémie accélère le recours au calcul machine - l'« intelligence artificielle » - pour le pronostic médical ou la recherche de traitement, mais aussi pour modéliser le « déconfinement » et prendre des décisions politiques. La machine à gouverner cybernétique tourne à plein, avec pour seul objectif l'efficacité. L'inhumanité du traitement réservé aux vieillards dans les Ehpad, ou de l'évacuation *technique* des défunts, ne pèse rien face aux statistiques. *Scientifreak*. On découvre à cette occasion que l'AP-HP (Assistance publique – Hôpitaux de Paris) dispose d'un département « Innovation données » dont le budget pourrait sans doute couvrir l'embauche des personnels qui font défaut. Si les médecins n'ont plus les moyens de soigner des *personnes*, l'hôpital public investit en revanche dans les solutions de *big data* d'IBM pour gérer *des flux et des stocks* de malades.

Dans la « guerre » contre le virus, c'est la Machine qui gagne. Mère Machine nous maintient en état de marche et s'occupe de nous. Quel coup d'accélérateur pour la « planète intelligente » (alias monde-machine) et ses *smart cities* (alias villes-machines). L'épidémie passée, les *Smartiens* se seront pliés à des habitudes qu'ils ne perdront plus. Les machins veulent une machine. Ceux à qui la liberté pèse trop lourd aspirent à leur prise en charge machinale. La sécurité plutôt que la liberté. L'assignation à résidence, la traque électronique, le fonctionnement virtuel *sans contact* dans un « état d'urgence » dirigé par les experts scientifiques, plutôt qu'une vie libre, autonome et responsable. Mais la préservation sous « protection » d'une espèce menacée n'est pas la vie. Un « parc humain » n'est qu'une prison à ciel ouvert.

Après des années d'enquêtes et d'analyses, comment expliquez-vous que nous ayions si facilement accepté – parfois plébiscité – toute cette machinerie techno-scientifique ces dernières décennies ? Dans son *Essai sur la liberté*, Bernard Charbonneau notait « si une voix des profondeurs appelle chaque homme à sa liberté, mille autres l'incitent à y renoncer ; et ce sera toujours en son nom ». Y a-t-il quelque chose de « vicié » en l'humain qui le pousse

² Entretien avec *Valeurs actuelles*, 3/03/18.

à s'abandonner dans les bras de la Mère Machine ? La « voix des profondeurs » s'est-elle éteinte ?

Des bibliothèques ont été écrites pour disséquer la soumission, l'aliénation, le mimétisme, parmi d'autres facteurs anthropologiques et politiques de ce renoncement à la liberté. Plus de 400 ans avant notre ère, Thucydide énonce : « Il faut choisir, se reposer ou être libre ». La liberté n'est ni un droit ni un don de la nature, mais un effort personnel – et collectif à l'échelle sociale. Elle exige de préserver son for intérieur pour résister aux injonctions, tentations et manipulations du corps social, mais aussi à l'attrait du confort, de la sécurité, de la prise en charge. On pèse les mots de l'historien grec, on mesure l'effort. Faire un effort, c'est se rendre plus fort. De même, les bipèdes se tiennent debout en résistant à la pesanteur de la gravité.

La volonté de puissance pousse ses esclaves à accumuler *les moyens de la puissance* – terre, cheptel, armes, capital, et aujourd'hui les machines - pour se rendre pareils aux dieux et aussi libres qu'eux. Mais en retour leur volonté de puissance illimitée se transforme en volonté de volonté n'ayant plus d'autre but qu'elle-même, conduisant ainsi à la Machination totale de l'homme et du monde. Les *puissants* se donnent des moyens/machines (c'est le même mot en grec : *mekhané*), qui se transforment en fin en soi. Ils deviennent eux-mêmes les moyens de leurs moyens, esclaves de leur volonté de puissance illimitée qui se retourne en volonté de soumission illimitée.

Il faut distinguer ceux qui ont peu ou prou les moyens de leurs volontés (les puissants, les technocrates) et ceux qui n'ayant pas ces moyens (les subissants, les acrates), subissent les volontés des premiers, mais espèrent bénéficier d'un *ruissellement* de la puissance (*smartphone*, gadgets connectés, « applis »). Ni les uns ni les autres n'ont jamais assez de puissance, et tous désirent ce qui les perd. Voyez la fascination pour les créations *supérieures* à leurs créateurs (l'ordinateur sacré champion de go), puis le désir d'*automachination* pour rester les égaux de ces supermachines et devenir des surhommes-machines.

L'équation de la liberté et de la toute-puissance est une illusion. Il n'y a de liberté que face à une résistance : un oiseau ne peut pas voler dans le vide, il faut que l'air lui résiste. Notre seule liberté est fille de l'autolimitation (de la juste mesure), et, dit Epicure, de la maîtrise des désirs artificiels.

L'emballage techno-industriel a transformé les hommes, et ses effets sont irréversibles. Les propagandistes qui serinent les gains d'espérance de vie (la quantité) dus au progrès scientifique, occultent les pertes en autonomie et en liberté (la qualité) qui lui sont non moins dus. Le bourrage de crâne à propos de « l'intelligence artificielle », des objets « intelligents », de « l'intelligence ambiante », persuade les humains de leur infériorité et de renoncer à toute initiative : soyez plutôt les passagers de votre vie et laissez-vous piloter.

Cette population dégradée par des décennies d'abandon progressif à la Mère-Machine a perdu jusqu'au souvenir de ses anciennes capacités. *Tout le monde* trouve plus *pratique* d'obéir au GPS, cette laisse électronique. Combattre cette emprise exige des humains d'aujourd'hui un recul sur le réel autrement difficile que pour les luddites du XIXe siècle confrontés à la fabrique. *A fortiori* pour des *digital natives*.

Quand toute l'organisation sociale se fonde sur le primat de l'efficacité et de la rationalité technicienne, la « tyrannie de la logique » (Arendt) – la logique inhérente à l'expansion de la puissance machinale - nous empêche de penser librement. Echapper à cette contrainte exige un

imaginaire de révolte hors de portée de l'homme des masses, soumis à la pression du groupe, au matraquage publicitaire et à l'hypnose des écrans.

Qui plus est, l'interconnexion cybernétique des *Smartiens* détruit toujours plus les conditions de leur liberté. Il faut un pas de côté, une sortie de la foule pour « aller contre ». La sursocialisation électronique – l'incarcération dans le monde-machine – était le projet des technocrates pour optimiser la gestion du cheptel humain en se débarrassant du *facteur humain*. Ils y sont parvenus. Cette interconnexion réalise, d'une autre façon, le projet des promoteurs de la « technologie cyborg », grâce à laquelle il devient « de plus en plus difficile de dire où s'arrête le monde et où commence la personne³ ».

Ceux qui aspirent encore à une vie libre ont contre eux le techno-totalitarisme, les masses mimétiques, la volonté de puissance. Ils subsistent sur une Terre ravagée. Si mal que se présente la situation, elle doit renforcer notre résolution à vivre contre notre temps ; aussi longtemps qu'il reste possible d'être *quelqu'un*, et non pas n'importe quoi. Une personne, non un machin.

Dernier ouvrage paru : *Manifeste des Chimpanzés du futur contre le transhumanisme* (Service compris, 2017)

Entretien paru dans *La Décroissance*, été 2020.

³ A. Clark, *Natural-Born Cyborgs : Minds, Technologies and the Future of Human Intelligence*, Oxford University Press, 2003